

Les bagages sans voyageur

Jacques Brault

Volume 28, numéro 5 (167), octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31076ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1986). Les bagages sans voyageur. *Liberté*, 28(5), 79–85.

Ô SAISONS, Ô CHÂTEAUX

JACQUES BRAULT

Les bagages sans voyageur

Une nuit, à l'aéroport de Mirabel, ce fut le branle-bas chez les douaniers, les agents de l'immigration et les membres de la brigade des stupéfiants. Tous ces importants hiérarchisés allaient et venaient autour de deux petits sacs de toile bleue posés sur le sol. On les avait passés au détecteur de métal et aux rayons X, les chiens renifleurs s'y étaient presque cassé les dents. Rien. Les sacs étaient vides. Comment avaient-ils abouti en ces lieux? Quel voyageur les avait égarés ou abandonnés? Un journaliste noctambule en instance de départ pour Macao publia la chose dans son canard qui par un jour de chasse me tomba sous les yeux. Et c'est ainsi que je sus l'arrivée en nos parages de mon ami Tao l'invisible.

Très chers, je vous confie là un grand secret et qui ne donne accès à aucune vérité sectaire. Pour éclairer vos lampions rationalistes, je citerai l'Imân Já far Sôdiq: «Notre cause est un secret dans un secret, le secret de quelque chose qui reste voilé, un secret que seul un autre secret peut enseigner; c'est un secret sur un secret qui se suffit d'un secret.» Et voilà, entre gens de bonne compagnie, il suffit de s'expliquer. Ce n'est pas comme avec ces assoiffés de puissance qui font carrière sur la moindre information, exclusive ou pas. Ainsi donc, Tao s'était amené par la voie des airs (sur le dos d'une grue?) et devait rôder dans l'ombre. Subtil comme un cheveu de chauve, il m'arriverait sans même que je m'en doute. Il m'apporte l'essentiel; la légèreté de son bagage le prouve. Nous reprendrons nos leçons de *Wou Wei*, art du laisser-

être, là où nous les avons laissées: dans l'inaction spontanée.

Certes, je n'ignore pas que le taoïsme est devenu en certains milieux une espèce de religion qui accorde à bon compte un salut aussi futile que vague. Je ne mange pas de cette manne jaune-céleste. Croyez-moi, très chers, si je pratique les randonnées lointaines dans les contrées du non-désir, c'est uniquement parce que je déteste tout savoir qui veut devenir pouvoir. Chose difficile, que le refus d'«arriver». Et plus difficile encore, l'inaction sereine et désabusée. On nous a enseigné le contraire; notre culture se fonde sur les jugements de valeur et la réputation qui s'ensuit. Nous sommes les héritiers du plein jour et du soleil dur.

Mais j'ai parié sur la nuit, avec ou sans lune. Quand je regarde le monde par mon œil nocturne, je comprends le propos taoïste de Giono: «la lumière vire vite au sombre et l'on commence à voir ce qui n'existe pas.» La nuit est asile et demeure pour l'*homo noctans*, elle est apaisante et secourable. Cette nuit sans nuit, la nuit noxiale, on n'y parvient qu'au terme d'un long cheminement sur la voie de l'oubli. Dès le crépuscule, nous l'avons tous expérimenté, la matière ténébreuse s'appesantit sur nos épaules, les monstres soulèvent une paupière humide, la sorcière enfourche son balai, le loup-garou se poulèche les babines. Et le rire du rêveur grelotte d'appréhension. Voici la nuit insomniaque des fantasmes; et la peur, comme une sueur aux pores de la mémoire, transpire à ciel ouvert. C'est le corps obscur, tout l'obscur du corps, qui se déleste de son amnésie. Il y a une épreuve de la nuit et qu'il faut subir durement si l'on veut entrer dans la paix de la nuit. La plupart préfèrent s'étourdir, épaissir le malaise. Les villes s'illuminent crûment; l'humanité se châtre de sa nocturnité.

Très chers, vous rappelez-vous ces fins de jour, l'été à la campagne, quand nous marchions par des chemins à peine tracés, en silence? J'ai retrouvé dans un livre tout en nuances, *Lumière*, d'Eva Figes, mille échos assourdis de ces moments où nous étions si

proches, confondus presque, hors de nos limites. «C'était comme si une fracture tangible s'était opérée entre la lumière du soleil, l'ombre et la matière, comme si l'eau et la terre se ramassaient sur elles-mêmes, prenant congé du ciel.» Quand notre vie prend la couleur de nuit et que, tout chemin perdu, nous n'avons plus souci de conduite et de contenance, alors nous abandonnons le personnage qui nous définit et nous représente auprès des autres. Fantômes de nous-mêmes, nous faisons corps *en una noche oscura* selon le grand poème mystique de Jean de la Croix.

J'ai rencontré la nuit illuminante au Mont Saint-Michel. De manière imprévue. Pour me distraire d'une rage de dent qui me faisait grincer comme un crocodile, des amis m'emmenèrent en excursion. L'affaire d'une journée, prétendaient-ils. Nous revînmes une semaine plus tard. Avec, pour mon compte, un creux dans la gencive et dans l'esprit un étonnement qui ne m'a pas encore quitté. Il faut dire que mes compagnons, solides buveurs et fameux joueurs de cartes, n'y allèrent pas par quatre chemins. Nous volions au-dessus des villages; parfois un trou d'air me tirait un gémissement de brontosauve brutalisé. Les eaux vertes de la Manche luisaient au loin; notre voiture d'avant-guerre fumait et chuintait. Enfin, dans une dernière explosion du moteur nous fûmes projetés à la porte de l'hôtel. L'avouerai-je, très chers? Nous avons passé des nuits entières à faire cul sec et à courir la fortune au poker. Dehors, il pleuvait sans discontinuer. Saoûlée de calvados, ma dent malade finit par ficher le camp. Le dernier soir se leva une lune rubiconde. Je décidai de sortir. J'allai sur les remparts. Seul. Je restai ainsi, sans bouger, jusqu'à l'heure de matines. Et je crois bien que me visita un vide plénier. Non pas le vide noir et froid du néant, mais le vide chaud et lumineux du rien qui est encore quelque chose et qui l'est d'autant plus que s'y dissolvent les illusions du moi et du monde. Était-ce là une façon de se taoïser par mégarde? Mes amis me trouvèrent dans le petit matin, debout sur les remparts

comme un héron à l'affût du ciel encore endormi. Nous avons bien ri par la suite de mon extase fortuite. Nous évoquions en pouffant ma « nuit du calvados ». Mais au sein de cette gaieté bonne enfant, demeurerait en moi une gravité silencieuse et circonspecte. Qu'avais-je donc éprouvé ?

La réponse vint plus tard de mon ami Tao l'invisible qui, errant au bord de l'une de ses vies antérieures, s'accrocha dans mes grands pieds alors que je marchais sur un chemin de campagne près de chez moi. C'était la nuit, ou presque. Je demandai au poète-philosophe ce qu'il cherchait le nez dans l'herbe. Je ne voyais que son ombre grise. Il me dit dans un rire espiègle qu'il venait justement de trouver ce qu'il n'avait pas cherché : un compagnon d'imprudence. Et nous partîmes ensemble.

Devrais-je, très chers, justifier mes divagations ? Hélas, elles ne correspondent ni à des symboles, ni à des plaisanteries. Continuons. Une citation du Vieux, dit Lao Tseu, me servira de guide : « Quand surgissent les intellectuels, alors interviennent les grands artifices. » Me voici donc par une autre nuit chez des gens qui habitent, pour se délasser, la montagne suisse. Égarés, affamés, mes compagnons et moi nous avons aperçu entre deux congères un chalet illuminé. Nous avons frappé à la porte, interrompant une fête de famille, et nous sommes entrés avant que l'on s'aperçoive que nous étions quatre. Les figures à l'intérieur devinrent longues. Nous n'étions pas les bienvenus. Mais quoi ! me disais-je pour rendre plus vaillante ma timidité, ces gens n'en mourront pas. Nous avions abouti chez des intellectuels parisiens en vacances et qui entre la poire et le fromage en étaient à disputer des raisons pour lesquelles on ne peut rien dire du temps et de l'existence. J'inclinai mes grandes oreilles d'âne fourbu et m'endormis sur un coin de table. On réveilla le rustre pour lui indiquer à l'étage une paille où il pourrait cuver son inculture. Le lendemain, nous passâmes, au petit déjeuner, un examen approfondi. Qui étions-nous, d'où venions-nous, où allions-nous ? Nos examinateurs, personnes haut et

bien placées, nous considéraient comme des espèces de sauterelles d'hiver. La dame et le monsieur ainsi que leurs grands enfants parlaient avec un accent si pointu que j'en avais des démangeaisons. Mais le plus curieux, le saugrenu, c'était leur discours. Les œufs et les tartines, les quartiers d'orange et les tasses de café, tout se promenait sur la table avec, me semblait-il, des noms d'emprunt; il y avait du présocratique dans l'air et l'on mangeait et buvait à même la question de l'être et la différence des étants. Je partis avec force remerciements assez frustes et sur l'estomac un peu trop d'instrumentalité métaphysique. Bref, cette aventure me fit connaître d'expérience la nuit obscurcissante.

Mon anarchisme congénital me suggère que le pouvoir, partout et toujours, n'est qu'un jeu d'ombres. La légitimité du puissant et du régnant n'émane que des signes par lesquels se donnent en représentation le règne et la puissance. Voilà le vice du pouvoir. C'est l'arbitraire même. Mais justement, cet arbitraire constitue notre chance à nous, les pauvres d'esprit. Ne vous offusquez pas, très chers, si je vous associe à la confrérie des sans-soucis. Il n'y a là nulle offense, au contraire. Car les importants, les très-réputés et autres vitrines ambulantes ne vivent que de crainte et d'inquiétude. Ils ont peur dans le noir, comme les enfants, mais pas pour les mêmes motifs. La crainte enfantine de l'obscurité vient de l'écoute du bruissement impalpable de la nuit qui raconte, *mezza voce*, la forme anonyme de l'être. Cette frayeur ne se confond ni avec l'horreur d'être, ni avec l'angoisse du néant. La nuit temporelle manifeste que ça ne s'arrête jamais, que ça ne cesse jamais d'advenir; quoi donc? — être, comme ça, pour rien, être.

«A l'inverse de l'éveil va quiconque n'a que soin pour son esprit.» Une nuit d'été à la ville, je méditais dans mon lit cette belle réflexion de Robert Marteau. Par la fenêtre ouverte venait une moiteur chuchotante. Me disant que la nuit elle non plus ne trouvait pas le sommeil et donc se racontait des histoires propres à mettre l'esprit en dérive, une incongruité me fit

sourire puis m'alerta. Cette nuit, décidément, me jouait un sale tour: elle murmurait en anglais et sur deux registres. J'allai à la fenêtre et me penchai vers la rue. Ma voisine irlandaise, dans une voiture tous feux éteints, échangeait des confidences avec son ami de cœur et du moment. Ah! nuit coquine, moqueuse et légère comme un bagage de Tao, tu m'as bien eu! La grande métaphore du monde, celle de la Voie sans issue, qu'est-elle, sinon l'oubli du monde? Vouloir comprendre reste une vanité, un désir de pouvoir. Ne rien laisser derrière soi au moment de partir, pas une miette, pas l'ombre d'un souffle, tel est l'enseignement. Il ne s'agit pas d'une facilité, encore moins d'une démission, mais d'une reconnaissance de l'inconnu. Borges, taoïste malgré lui, l'admet sans complaisance.

Notre destin (à la différence de l'enfer de Swedenborg et de celui de la mythologie thibétaine) n'est pas effrayant parce qu'il est irréel, il est effrayant parce qu'il est irréversible, parce qu'il est de fer. Le temps est la substance dont je suis fait. Le temps est un fleuve qui m'entraîne, mais je suis le temps; c'est un tigre qui me déchire, mais je suis le tigre; c'est un feu qui me consume, mais je suis le feu. Pour notre malheur, le monde est réel, et pour mon malheur, je suis Borges.

Implacable réalité. Qui nous plie à la nécessité de vivre lourdement chargé de notre être. Tao, mon ami aux bagages de vent, où es-tu? Est-ce toi, la volute de chaleur qui monte de ma tasse de thé? Ou l'oiseau endormi sur un rocher, touffe cotonneuse sur masse cotonneuse, à l'effigie de ton compère Chu Ta, voyageur inlassable et qui dans le temps abandonne ses œuvres comme autant de bagages vides et anonymes? Je vois que je ne vois pas. Mon taoïsme n'est qu'une façon de m'en faire accroire quand c'est trop, cette pesanteur obscure du soi.

Que reste-t-il à la fin?

Un squelette d'éventail

Emporté par le vent d'automne,

écrivit Otsuyu dans sa nuit pénultième. Tu m'as fait

me souvenir, ami de pénombre et d'inconnaissance. Oui, peu important l'arrivée ou le départ, puisque notre bagage n'est que nous-mêmes, très chers, lacis d'apparences à peine liées à notre trop de douleur.